

Immédiatement après, arrive le marchand d'habits. Israélite ou normand nazillard, cet autre ne varie jamais les termes de sa recitation, qu'il maintient toujours sur le même diapason :—*Vieux habits, vieux galons, vieux chapeaux à vendre ! !*

Une *prima-dona* lui succède. Dieu sait avec quels frémissemens d'impatience elle est reçue lorsqu'elle s'écrie :—*Du mo-ron pour les p'tits oi-seaulx ! !*

Vient ensuite l'enfant de Puy-de-Dôme qui réunit deux diphthongues dans une seule émission de voix :—*A l'eau ! !*

Le bruit s'accroît, l'hydre siffle de ses mille têtes à la fois et il n'est déjà plus possible de discerner parmi le tumulte que quelques robustes accentuations, comme :—*Cresson de fontaine, la santé du corps ! !—Marchand de parr-ra-pluies ! !—A raccommoder la faïence ! !—Gros cerceaux ! !—Battez vos femmes, vos habits ! !—Deux d'un-sou, la reinette ! !—A repasser les couteaux ! !—Chiffons, ferrailles à vendre ! !*

Sur les dix heures, ces terribles andantes sont interrompus tout-à-coup par le cri d'alarme du tambour qui appelle les citoyens à la garde montante :—*Plan ran plan ! plan ran plan ! plan ran plan plan !* aigres échos qu'une légion de gamins parodie ensuite de son mieux avec des débris d'os et d'assiettes.

A compter de ce moment, l'orchestre devient plus euphonique et l'on entend plus guère que des modulations mesurées.

Le marchand de coco, jadis enfant de cœur à Saint-Eustache, détache presque avec grâce son air :—*A la fraîche qui veut boire ?*

Où bien, c'est la marchande d'oublies qui murmure au nez des passans :—*Voilà le plaisir, mesdames, régalez vous !*

Mais la bouquetière brille entre tous pour la pureté des sons : on dirait presque du soupir d'une petite flûte quand elle chante :—*Fleurissez-vous, mesdames ! fleurissez-vous !*

D'autres cris varient aussi suivant les saisons ou plutôt suivant les fruits.

Au printemps, rien n'est commun comme d'entendre crier à tue-tête :—*Fraises, des fraises !*

En été, les paroles ont changé, mais le ton est le même :—*A la cerise, à la douce !*

Vers l'automne, c'est bien pis :—*Chasselas de Fontainebleau !*

Et l'hiver bien pis que cela encore :—*Mon bon Portugal !*

Cependant la nuit a étendu sa mantille noir sur Paris, les orgues de Barbarie s'arrêtent, le tambour des bohémiens d'Alsace s'est tu, la clarinette des aveugles remise dans son étui ; on n'entend plus que de loin en loin quelques fils de famille qui s'étudient à se crever la poitrine en soufflant dans les cors que l'ordonnance de M. Gabrielle Delessert a vainement tenté d'extirper. Gare ! voici que les crieurs du *Moniteur parisien* débouchent de la rue Grange-Batelière comme autrefois les truands de la cour des Miracles ; ils se répandent dans tous les quartiers en hurlant le fastidieux canard sur les tons les plus élevés de la gamme. Cet intermède de l'opéra de la rue correspond à la musique de Berlioz ; il fait fuir tout le monde.

Minuit sonne à l'horloge de l'Hôtel-de-Ville. Nous touchons à la dernière partie. Les maris attendés rentrent en toussant, les déités théâtrales en déclamant, les journalistes en se jetant à la face les fariboles qu'ils ont recueillies en ne corrigeant pas leurs épreuves. Voici enfin le silence.....

Pas tout à fait cependant, car j'aperçois là-bas dans l'ombre, sa lanterne à la